

«UN COUPABLE TOURMENT QUI ANIMAIT MES MAINS» : LA POÉSIE DE CHARLES DUCAL

Pour le Flamand Charles Ducal (pseudonyme de Frans Dumortier), 2012 aura été une année doublement anniversaire: celle de ses 60 ans et de ses 25 ans de poésie. Pour célébrer ces événements a paru *Alsof ik er haast ben* (Comme si j'y étais presque): la réunion en un seul volume de ses six recueils à grand succès. Un panorama d'une carrière mouvementée.

Dans le premier ouvrage de Ducal, *Het huwelijk* (Le Mariage, 1987), on discerne le ton cynique du poème de même titre, bien connu des néerlandophones, dû à l'écrivain flamand Willem Elsschot (1882-1960)¹. Les intitulés peu romantiques donnés à des suites de poèmes, comme «Sous le régime de la communauté» et «Dans le respect de la loi», font déjà clairement comprendre que le mariage est une corvée pour le personnage principal. Beaucoup plus qu'un époux, c'est un poète. Du haut de sa tour d'ivoire, au milieu de la maison, il considère sa femme qui personnifie la réalité banale. Il lui préfère la muse, qui représente l'imagination. Pouvoir s'échapper de la cage dorée du train-train quotidien et donner libre cours à ses pulsions artistiques, c'est là une nécessité vitale - la liberté est une notion relative - pour cet esclave de la muse.

Le poète, l'homme de l'imagination, se suffit à lui même. À titre d'illustration, Ducal pratique la masturbation, dépravant ainsi des éléments de la tradition chrétienne. Extrait du poème *Pinksteren* (Pentecôte): «Alors monta en moi la force de la foi. / Je sentais à quel point Dieu souffrait en moi, / un tourment coupable qui m'animait les mains. / Je saignais ravi, disponible pour lui».

Dans *De hertog en ik* (Le Duc et moi, 1989), l'abîme entre imagination et réalité est au premier plan, *au-dedans* du narrateur. Le duc dont il est question dans le titre (une référence au nom de l'auteur, Ducal) est un *alter ego*, un personnage surgi de l'inconscient qui est plus robuste que le moi. Dans ce recueil, le personnage, un poltron pur sang, est principalement effrayé par la «belle dame sans merci» et par le père. De tous les deux, il est le prisonnier: il ne se défait pas de sa fascination pour la séduisante sorcière et il a besoin du père

terrifiant - il y a une analogie évidente avec le Père de l'Ancien Testament - pour se protéger du monde extérieur, au moins aussi terrifiant.

La mère, qui occupe la position centrale dans *Moedertaal* (Langue maternelle, 1994), est plus faible que son mari. Cependant, elle aussi tient le personnage principal complètement sous son emprise. Il a son cordon ombilical noué autour du cou pour toujours. La femme est une «mère nourricière» à différents égards. Bien entendu, elle nourrit ses enfants au sens le plus littéral du terme. Dans *Provisie* (Provisions) il s'agit - par métonymie - d'une «bonne mère, prête par amour à servir / de pâture aux dents et aux estomacs / une pleine armoire que nous pouvions vider». La deuxième manière de nourrir survient sous la forme de la transmission d'un mal héréditaire. Cette femme n'est pas du tout en mesure d'exprimer verbalement son amour. Le narrateur a cette incapacité inscrite dans ses gènes, mais il est de bonne volonté: «J'exerce ma bouche à dire «chérie» et «trésor». / Une femme dort près de moi, un peu fâchée, un peu tendre, / et tout aussi loin de moi». De ces derniers vers il ressort que la relation avec la mère a fixé le ton des relations avec les autres femmes, ce qui fait de la *mater*, pour la troisième fois, une *alma mater*. La figure maternelle est, en fin de compte, associée à l'écriture. Elle est une source d'inspiration. Elle est aussi le siège de la langue maternelle, mais celle-ci n'est pas sans poser problème. La véritable langue maternelle est le dialecte flamand dans lequel le personnage principal a été éduqué et cantonné. Le néerlandais standard est le couteau qu'il s'est procuré lui-même, avec lequel il peut se libérer: «Nourri par la Flandre, une géante, / un corps avide d'amour en échange de lait. / Je la refoule. Je vis en cachette, / les mains coupables, la bouche pincée. // Je veux partir d'ici. J'écris des poèmes / pour m'étirer jusqu'à Amsterdam, pour bourgeonner, loin du tronc, / dans une langue qui ne me contraigne pas, // pas de langue maternelle, pas de sein dans la bouche, / mais des instruments, grammaire / et dictionnaire, pour greffer un moi, / détaché, bien au-dessus de la terre».

Dans «Door God gericht» (Guidé par Dieu), la société de consommation est mise en accusation. La suite de poèmes est l'un des coups d'épingle de *Moedertaal* qui indiquent une volonté de sortir de la tour d'ivoire. Dans *Naar de aarde* (Vers la terre, 1998), le quatrième recueil de Ducal, cette évolution est explicitée.

UNE BOUFFÉE D'AIR DANS LA POÉSIE

Au début de la carrière de poète de Ducal, la littérature était le refuge où il pouvait se venger de la vraie vie avec ses obligations, sa pression, ses regards exigeants. Dans le monde imaginaire de ses vers, il était tout-puissant. Mais le petit monde littéraire se développa en un monstre qui, lui aussi, attendait déjà beaucoup du poète devenu, entre-temps, esclave du succès et, dès lors, le paralysait. Ce fut la crise; des fissures apparurent dans le bunker poétique à travers lesquelles le poète entendait l'appel du monde extérieur. Ducal a longtemps veillé à séparer la poésie et son engagement politique «rouge foncé», mais cette situation s'avérait schizophrénique et insupportable. Une bouffée d'air venue du dehors s'engouffra dans ses poèmes, même s'ils demeuraient essentiellement métapoétiques.

La descente sur terre signifie dans le quatrième recueil de Ducal une *Wiedergutmachung* (expiation) envers l'épouse. Dans «Naar de vrouw» (Vers la femme), le narrateur la supplie: «Sors-moi de cette tête, je ne peux plus / porter cette image de moi, / mets fin aux applaudissements, entre dans la chambre / et rends-moi de nouveau lisible, ton mari [...] car je ne peux plus vivre seul, / j'ai mis ce corps en vers si obstinément / que personne ne peut lire ce que cela signifie // de cracher à son propre visage». Sa bien-aimée doit le sauver



Charles Ducal, photo M. Doomernik.

par son amour, quand son amour-propre l'a abandonné et qu'il s'est retrouvé dans une impasse à cause de son zèle têtu, une fièvre qu' enfant, le personnage principal connaissait déjà. La suite «Magere jaren» (Années maigres) décrit son passage dans un internat sévère. Dans le poème «Primus perpetuus», le jeune homme prometteur rêve du «petit village qui déjà admire et salue, / les salles, places et journaux à venir, / les mille fois mille mains en liesse, / la muse éternelle, le fruit à l'oreille». De tout cela, il ne ressortait rien. L'orgueil mène à la chute, ou au saut.

In inkt gewassen (Lavé dans l'encre, 2006), le titre du cinquième recueil de Ducal, porte en lui l'idée de purification. Mais l'encre reste naturellement quelque chose de sombre et rappelle au lecteur les couches mystérieuses de l'âme évoquées dans *De hertog en ik*. Le monde imaginaire et le monde tout court sont ici à nouveau confrontés. L'artiste qui ne se remet qu'avec peine de son élitisme et le citoyen-engagé-avec-un-stylo se disputent le pouvoir: «Est-il possible de devenir un autre // en se rangeant soi-même comme un passeport / qui n'est plus valide? En évitant / le miroir comme si on avait honte / de soi? En fouillant le poème // comme un élément suspect?».

Dans une suite de textes, la confrontation imagination-réalité est incarnée par Lolo Ferrari. La star du porno qui se laissait transformer selon la fantaisie de l'un et de l'autre faisait tourner la tête à tous les hommes et - quand la réalité reprit ses droits - chavirer son propre corps d'une overdose d'antidépresseurs.

«Lolo» est une réfiguration de «School der pornografie» (L'École de la pornographie), suite extraite du recueil *Toegedekt met een liedje* (Recouvert d'une chanson, 2009), dans laquelle Ducal établit des relations entre porno, politique et poésie. Le poème-titre se termine par: «Pornographie est mère de politique. // Nous ne sommes rien d'autre que cette voix de gamin / qui mord dans le lait. Musique de puissance. // Jeu d'enfant». Savoir si, dans le lait, le sein est mordu en signe de protestation ou par avidité, c'est une question sans réponse - il y a dans cette série autant de dégoût que de fascination. En tout cas, le personnage du poète a un

énorme sentiment de culpabilité quant à la longue récréation passée dans la tour d'ivoire. Dans les poèmes de Ducal sur le monde extérieur, il n'est pas question de stalinisme pur et dur, mais bien d'un souci éthique. De plus, des motifs religieux sont à nouveau invoqués, par exemple dans «Ondermens» (Sous-homme).

Tout comme dans *Het huwelijk*, la réalité prend dans la suite «Te dicht voor poëzie» (Trop proche pour la poésie) l'aspect d'une femme. À la différence de celle exprimée dans le recueil du début, l'idée qui domine ici est que la petite vie suffit. Le fait que la bien-aimée ne donne pas prise à l'art est une victoire de la réalité sur l'imagination. Les rapports de forces ou autres ont été déplacés. Si poésie il doit y avoir, il faut aussi davantage d'authenticité. C'est ce qui ressort du poème «Jij» (Tu), qui embrasse toute une carrière d'écrivain.

La poésie de Charles Ducal propose une mise en question continuelle du médiateur, une autocritique incessante d'un personnage de poète qui a conscience de se soustraire à sa tâche dans ce que Bertolt Brecht appelait «Schlechte Zeit für Lyrik» (un sale temps pour la poésie). Le conflit entre poème et responsabilité alimente à longueur de recueils une crise *in poeticis*. En attendant, on constatera que Ducal s'est renouvelé à l'évidence au cours des années, tout en restant fidèle à lui-même. Un point fort de son œuvre est que la lutte avec la poésie se déroule souvent en vers très poétiques - si du moins on peut définir la poétique comme un jeu amoureux et essentiellement formel avec la langue et la tradition. Ducal est au meilleur de son talent quand, avec une élégante rigueur, il nous montre ce qu'il sait faire du quatrain et de la rime approximative. La problématisation de la poésie menée par Ducal vient, qu'on le veuille ou non, la renforcer.

Anneleen De Coux

Critique littéraire.

anneleendecoux@hotmail.com

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

CHARLES DUCAL, *Alsof ik er haast ben. Verzamelde gedichten 1987-2012* (Comme si j'y étais presque.

Poésie complète 1987-2012), Atlas, Amsterdam, 2012 (ISBN 978 90 45020 7 92).